

Ainsi, tout considéré, si l'on ne veut pas s'exposer à devenir tributaires de l'étranger, même pour le combustible, il faut prendre soin de l'arbre de la forêt, et ne pas l'abattre sans discernement.

La consommation des grains sur la ferme.

Un de nos confrères, *The Rural Canadian*, établit de la manière suivante les avantages que le cultivateur peut obtenir en utilisant ses grains sur sa ferme, au lieu de les exporter: "Le prix de transport de 100 livres de blé-d'Inde est le même que pour 100 livres de lard. Mais si ce blé-d'Inde était utilisé à la nourriture du porc, les 100 livres de blé d'Inde ne représenteraient en lard que 20 livres, et le prix de transport sur le marché ne serait qu'un cinquième du prix de transport de ce même blé-d'Inde. On en d'autres termes: Si l'on a payé \$100 pour le transport d'une certaine quantité de blé-d'Inde, nous n'aurions que \$20 à payer pour le transport de l'équivalent en lard, sur le même marché. Il en est ainsi pour le bœuf, le mouton, les volailles, le fromage, le beurre, etc., et ce que l'on épargne en prix de transport est un profit net pour le producteur—ou à peu près."

Un cultivateur qui sait se rendre compte des profits qu'il peut réaliser sur sa ferme, tient autant que possible à faire consommer tout le fourrage et les grains tels que le seigle, orge et avoine que sa terre lui fournit, et cela pour deux raisons: 1o. Cette nourriture est convertie en un produit d'une plus haute valeur, soit en viande, laine, beurre ou fromage; 2o. il obtient un fumier plus riche qui sert à améliorer davantage sa terre et par conséquent à lui donner une plus grande fertilité.

Rendement de nos vaches laitières.

Dans un temps où l'industrie laitière est à l'ordre du jour, il n'est pas inutile de se demander si dans chacune de nos fermes, les vaches donnent plus en lait que ce qu'elles reçoivent en nourriture?

Avec un peu d'observation et de calcul, nous pourrions constater que malheureusement la majorité de nos vaches laitières ne payent pas même leur frais d'entretien, et pour deux raisons: d'abord par le manque d'une nourriture suffisante et de soins qui leur sont nécessaires; ensuite, par le peu de cas que nous faisons dans le choix des vaches laitières qu'il convient de garder sur la ferme.

En moyenne, nous n'obtenons de la majorité de nos vaches laitières qu'à peu près cinq livres de beurre par vache, chaque semaine, pendant la saison d'été; et à ce compte là, on ne doit pas être surpris si ces vaches ne rencontrent pas les frais d'entretien. Pour l'industrie laitière, comme à l'égard de toute autre industrie, le cultivateur doit viser à en retirer le plus grand profit, et de la manière dont agissent nombre de cultivateurs, on semble travailler à obtenir le résultat contraire, soit par ignorance ou le défaut de calcul. L'on ne doit cependant pas ignorer qu'il en coûte autant de nourrir une vache mauvaise laitière qu'une bonne. Alors pourquoi ne pas s'appliquer à ne garder que des vaches ayant toutes les qualités requises des bonnes laitières? Il ne serait assurément pas profitable de garder sur une ferme une vache qui

donnerait moins d'une livre de beurre par jour, depuis mai jusqu'à décembre.

Nous n'avons pas assez le souci des bons soins à donner à nos vaches laitières, que nous laissons trop au hasard. Nous portons jugement sur les qualités lactifères de nos vaches Canadiennes que nous reléguons au troisième plan, sans nous rendre compte que si elles ont dégénéré comme vaches laitières, nous devons nous en prendre à notre négligence et plus encore à la mesquine nourriture que nous leur donnons, sous prétexte d'économie.

Si nous estimons qu'une vache donnant sept livres de beurre par semaine, rien n'empêche qu'avec de bons soins elle ne puisse donner davantage, C'est ainsi que le Rév. M. D. Gérin, curé de St-Justin, a obtenu d'une vache Canadienne 12½ lbs de beurre en sept jours; M. Damase Paradis, de St-Sébastien d'Aylmer, 10½ lbs; M. Massé, de St-Grégoire d'Iberville, 9½ lbs. À titre d'encouragement, et comme concurrents, ces messieurs ont reçu de la Société d'industrie laitière les prix suivants: 1er prix, \$100, accordé au Rév. M. Guérin; 2e prix, \$50, accordé à M. Paradis; 3e prix, \$25, accordé à M. Massé.

Grains de semence, pour essai.

Nous croyons qu'une association de cultivateurs qui s'organiserait dans une paroisse, dans le but de pourvoir à l'achat de grains dont on voudrait faire une première expérience serait très avantageuse.

Chaque cultivateur faisant partie d'une semblable association, pourrait souscrire à un fond commun pour l'achat de grains en renommée dans d'autres localités et dont on voudrait tenter une première expérience. Ils pourraient choisir un de leurs membres pour en faire l'essai sur sa propre ferme, celui-ci devant être payé pour le terrain qu'il aurait consacré à cette expérience, de même que pour les travaux nécessités par une semblable expérience. Après la moisson, chaque cultivateur appartenant à cette société aurait droit de recevoir une partie des grains récoltés.

Par ce moyen, l'essai d'un grand nombre de grains nouvellement introduits dans le pays, pourrait être fait avec moins de frais que si l'expérience en était faite sur chaque ferme en particulier. De plus cette expérience pourrait donner une plus entière satisfaction, parce que celui qui en serait chargé y consacrerait un terrain particulier et lui accorderait un meilleur soin. L'on sait ce que valent de semblables expériences, lorsqu'elles sont faites isolément: le plus souvent les grains que l'on sème à titre d'expérience se trouvent trop rapprochés des autres grains de même espèce et le but qu'on a voulu atteindre doit infailliblement manquer.

Choses et autres.

Aimons l'état de cultivateur.—Tant que les cultivateurs ne sont pas orgueilleux de leur état, qu'ils ne l'estimeront le plus noble comme le plus utile au genre humain, ils ne devront jamais s'attendre à faire de grands progrès dans les améliorations utiles.

Si l'on s'imagine que la culture est un état de mercenaire, et qui ne convient qu'à l'ignorance et aux hommes sans éducation, jamais nous n'apronverons de plaisir à exceller comme cultivateurs ni de connaître à fond nos propres affaires. L'état du cultivateur, pour le moins, est aussi honorable qu'aucun autre, et même davantage puisqu'il est le plus utile au genre humain.